

"Qui êtes-vous Eudora Welty ?", Marion van Renterghem, [Le Monde](#), 22 décembre 1995

William Faulkner lui avait écrit : "Qui êtes-vous ? Quel âge avez-vous ? Où habitez-vous ? Puis-je vous aider ?" C'était en 1942, il venait de lire *Le Brigand bien-aimé* (1), premier roman féerique d'une drôle de dame qui avait déjà publié, un an auparavant, un recueil de nouvelles (2) et qui, comme lui, avait la voix du Sud. Quand il l'a emmenée faire un tour en bateau, sur le Mississippi, ils ne se sont presque rien dit. Eudora Welty regardait l'eau.

Aujourd'hui, à quatre-vingt-six ans, elle est toujours à sa place, là où elle est née, à Jackson, Mississippi. Auteur d'essais critiques, de romans mais surtout de nouvelles, couronnée par les prix les plus prestigieux (3), reconnue par les plus grands écrivains américains comme l'une des grandes de l'Amérique, "miss Eudora Welty", comme on l'appelle là-bas, n'en garde pas moins une modestie merveilleuse, doucement emmurée dans sa solitude, attentive au monde et à l'exigence d'être soi-même, reste fidèle aux trois principes qu'elle énonce dans le livre admirable que sont *Les Débuts d'un écrivain* (4), sorte d'autobiographie esthétique où elle raconte sa venue à l'écriture. "Écouter", "Apprendre à voir", "Trouver une voix" : trois chapitres qui sont comme les mots d'ordre exclusifs d'une règle de vie.

La voix, c'est sûr, elle l'a trouvée. Mais quelle est-elle ? "Qui êtes-vous", Eudora Welty ? À lire *Les Pommes d'or*, son recueil de nouvelles publié en 1949 et qui vient de paraître en français, on comprend plus que jamais la perplexité de Faulkner devant un talent si insolite, qui vraiment ne ressemble à rien. Car la voix d'Eudora Welty est d'autant plus mystérieuse qu'elle ne s'en tient jamais à la sienne propre, mais cède la parole, accumule les perspectives, précise les métaphores par d'autres métaphores, brouille le spectacle qui s'enrichit au fur et à mesure qu'il dérive et qu'on le perd de vue. Comme si elle n'en avait jamais fini d'écouter, d'apprendre à voir, de chercher toujours plus loin.

Depuis longtemps, Eudora Welty avait compris ce qu'elle attendait. En 1933, pendant la grande dépression, la Work's Progress Administration l'envoie en reportage à travers l'État du Mississippi, pour prendre des photos. Et, là, par la photographie, survient une évidence que l'écrivain n'oubliera pas : ce qu'elle nomme l'"instant". Dans ses nouvelles la forme littéraire qui lui réussit le mieux, c'est cela qu'Eudora Welty retrouve et recrée, le rassemblement d'instantanés choisis, des morceaux de vie arrêtés dans leur mouvement, autant dire des épiphanies. Dans *Les Pommes d'or*, ce sont des instants qui se chevauchent et qui se suivent, des personnages qui disparaissent et qui reviennent, des rêves, des attentes, des errances. Tout est rendu à son énigme. On soupçonne que chaque instant renferme une infinité d'autres instants, que d'autres secrets les débordent, à l'instar de ceux qui débordent, avant et après, l'image arrêtée d'une photographie.

Quelque chose se met en place, d'indéfinissable et d'immédiatement fascinant. Quelque chose de compact, à la fois onirique et bizarrement réel, aride et surchargé, précis et énigmatique. Il y a bien la poussière du Sud, la lumière incroyable, les nuages de moucherons, l'haleine fumante, les familles déchirées, les figes pulpeuses et les écureuils, les pluies d'octobre sur le Mississippi, les destinées échouées au bord des champs de coton. Mais rien n'est vraiment reconnaissable. On est embarqué comme par Joyce ou par Faulkner, comme par ces grandes œuvres qui vous dépassent et vous envoûtent, quitte à vous perdre tout à fait. La fascination est troublante, oppressante, angoissante, délicieuse. Quoi que l'on parvienne à en déchiffrer, on est entré dans un monde, de plain-pied. À moins que ce ne soit une mythologie.

Eudora Welty n'est jamais pédante. Si *Les Pommes d'or* sont pleines de mythes anciens, ce n'est pas sa faute : elle a grandi au milieu des histoires de dieux. Des indices sont dispersés dans les nouvelles comme des œufs de Pâques dans un jardin, qui sont autant d'invitations à comprendre, à chercher un sens ou, toujours, à dérouter davantage, puisque, pour miss Eudora Welty, avancer dans l'explication, c'est comprendre qu'il n'y a rien que du mystère. Et, plus on s'enfonce dans une nature exubérante, dans des descriptions très exactes, plus on avance, plus on s'égare, car les explications sont troublantes, les métaphores inouïes, s'enfuyant à perte de vue. Qui est donc King MacLain, ce beau séducteur errant et lumineux qui, comme Zeus, enfante les femmes et fuit ailleurs, ne laissant que son chapeau au bord de la rivière et autant d'orphelins venus d'on ne sait où ?

C'est le destin des personnages d'Eudora Welty : apparaître, disparaître, partir, errer sans but à Morgana, une petite ville imaginaire du Mississippi. Ils resurgissent d'une nouvelle à l'autre, tantôt narrateurs au ton rogue, nous prenant à témoin d'une noyade, d'un baiser ou d'un abandon, tantôt morts et enterrés, au bout du recueil où ils ont eu le temps de vieillir. Ce n'est qu'à la fin qu'on les retrouve tous, alignés en ordre avec leurs familles comme sur un faire-part mortuaire. Entre-temps, l'écriture n'a pas avancé. Elle a seulement creusé un tout organique, hermétique, où les nouvelles se renvoient les unes aux autres, plus cadencées qu'un roman, sous leurs airs de jeunes filles folles.

La première du livre, celle où King MacLain, l'homme "aux yeux aussi étrangers à la vie que les fleurs sur un arbre", disparaît après avoir épousé et engrossé l'albinos Snowdie MacLain, est la plus simple et la plus belle. Elle fixe le point de départ de cette odysée bizarre où des êtres (des femmes) solitaires, délaissés, séparés par le destin, semblent chercher toujours ailleurs une sorte de bonheur perdu.

Cela peut prendre la forme d'une demoiselle que l'on observe à la longue vue, d'une mélodie de piano venant de la maison vide, d'un inquiétant métronome, d'une fuite errante dans les rues de San Francisco, du geste de la main qui abrite les yeux pour guetter indéfiniment, d'un tableau représentant Persée coupant la tête de la Méduse ou d'une baignade d'orphelins dans l'étrange Lac de la Lune où elles se dirigent en troupeau, interpellant l'eau glacée, sous la baguette d'une autoritaire maîtresse "yankee" aux brassées de baleine : "Bonjour, bonjour, Monsieur le Bain, bonjour, l'eau froide comme un glaçon !", chantonnet-elles en ordre avant que l'une d'elles ne disparaisse "à la rencontre de l'air bleu", au fond de l'eau pleine de vase et de serpents.

On pourrait croire que tout est désespéré, chez ces héros interrompus dans leurs destins. Non, pourtant, ils gardent toujours une force étrange, comme nourris par la nature où ils s'immergent et par toutes sortes de mystères, à l'image des deux enfants, dans *La Nuit du chasseur*, le film de Charles Laughton, fuyant gracieusement le mal sur une barque, dans le coassement des crapauds.

Il y a bien une sorte de triomphe, dans l'odyssée inquiète et douloureuse d'Eudora Welty. Entre-temps, on a pu écouter, apprendre à voir, trouver une voix. Comme Ulysse attaché au mât, pour entendre le chant des sirènes.